

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 96. — Décembre 1886.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DU MACKENZIE.

Récit inédit d'un voyage du R. P. Grollier, *Oblat de Marie Immaculée, du Grand Lac des Esclaves, mission de Saint-Joseph, au Fort Simpson, mission du Sacré-Cœur de Jésus, en 1858.*

SOUVENIRS.

Sous ce titre, le rédacteur des Annales a reçu, par l'intermédiaire du R. P. Ducot, les notes suivantes tracées par le R. P. Grollier dans les derniers temps de sa vie. Le P. Grollier fut un intrépide apôtre. Plusieurs d'entre nous l'ont connu, et tous dans la Congrégation ont entendu parler de son zèle et de son ardeur que ni les dangers, ni la maladie, ni des forces exténuées ne purent jamais ralentir.

Le document tardif que nous insérons ici est donc précieux à plus d'un titre. Le R. P. Ducot qui, depuis plusieurs années, travaille dans les pays évangélisés autre-

fois par le R. P. GROLLIER, le fait précéder de la lettre d'envoi qui suit :|

Sainte-Thérèse Mackenzie, le 19 février 1886.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« J'ai trouvé dans les papiers de notre regretté P. GROLLIER le récit d'un de ses voyages. Cette pièce, je crois, n'a jamais paru dans nos Annales. Persuadé qu'on la lirait avec intérêt, je me fais un plaisir de la transcrire, et vous la trouverez sous ce pli. Elle a pour titre : *Souvenirs*.

« Votre humble Frère en N. S. et M. I.,

« X.-Georges DUCOT, O. M. I.»

La rédaction des Annales remercie le P. DUCOT de son envoi, et elle publie, sans y changer un mot, les notes du missionnaire. Voici les pages du R. P. GROLLIER :

« Je quittai Athabaskaw au mois de juillet 1858, pour me rendre au Grand Lac des Esclaves, où la Mission devait être définitivement établie. Je débarquai sur l'île Orignal le 22 du même mois, jour de sainte Madeleine. C'était désormais la mission Saint-Joseph. Une maison n'ayant que les quatre murs et quelques perches pour toiture me servit d'abri. Aussi, le premier dimanche que j'y célébrai le saint Sacrifice, je ne pus m'y garantir de la pluie. Mes pensées se portèrent naturellement à l'étable de Bethléem, où le Dieu fait homme n'était pas mieux logé. J'étais encore bien heureux d'avoir cette maison, quoique non achevée. Je la devais à l'activité du R. P. FARAUD qui, avec ses engagés et les sauvages, l'avait élevée au printemps de 1856.

« Le 12 août, je fus rejoint par le R. P. EYNARD, qui arrivait en berges de la rivière Rouge. Dans la même brigade se trouvait le prétendu archidiacre Hunter, ministre

protestant; que M. Anderson (1) avait promis de faire venir dans son district dès le jour où les prêtres s'y établiraient. Il se rendait au fort Simpson (2), pour y établir une Mission anglicane. Ma douleur fut grande de voir arriver l'homme ennemi parmi des tribus qui n'avaient pas même vu de prêtre. Aussi me décidai-je aussitôt à le poursuivre jusqu'au lieu de son établissement. Je voulais que ces pauvres sauvages voyant en même temps le prêtre et le ministre, comprissent le contraste qui existe entre l'un et l'autre, d'autant qu'au mois d'août se trouvent au fort Simpson des sauvages de tous les postes du district de la rivière Mackenzie, qui viennent sur les berges d'équipement. Sous prétexte de baptiser les enfants des serviteurs de la Compagnie, je demandai passage sur les berges à M. Ross, alors chef du district. Il me le refusa, m'autorisant seulement à me rendre à la Grande-Ile, où se trouvaient, disait-il, tous les enfants. Je ne me décourageai pas; comme les enfants du guide Bouvier ne s'y trouvaient pas, je fis comprendre à ce dernier de quelle grâce ils seraient privés, puisque seuls ils ne seraient pas baptisés. En bon père et chrétien, il alla aussitôt demander mon passage à M. Ross, qui n'osa pas le lui refuser, d'autant que M. Anderson, en sortant du pays, avait promis (fallacieusement, je pense) que je pourrais me rendre jusqu'au fort Simpson. En vain l'avais-je fait observer à M. Ross. Il n'avait voulu rien écouter. Je savais à combien d'humiliations j'allais m'exposer, tous, depuis le chef du district jusqu'au dernier de ses commis, nous étant on ne peut plus hostiles, et surtout en présence du ministre, dont ils devaient se faire les très humbles serviteurs; quoique Babel fût représentée parmi eux, car

(1) Chef du district de la rivière Mackenzie.
(2) Chef-lieu du district Mackenzie.

ils appartenaient à tout autant de sectes protestantes. Mais ces humiliations, j'étais heureux d'avoir à les souffrir ; je ne doutais pas qu'elles ne dussent servir au salut des pauvres âmes pour lesquelles je me dévouais.

« Partis le 13 août de la Mission Saint-Joseph, avec la brigade du fort Simpson, nous arrivâmes le lendemain au soir à la Grande-Ile. L'ange des eaux, pour faire rendre hommage à sa divine Reine, au jour de son triomphe, avait doucement enflé nos voiles et nous avait poussés en deux jours à la Grande-Ile. C'était pour la première fois qu'un prêtre y mettait le pied. J'arrivais sur les premières terres et parmi les premiers Indiens de la grande tribu des Esclaves. Leur joie fut grande de voir pour la première fois un prêtre au milieu d'eux ; leurs mille « merci! » me le témoignaient assez, en même temps que : hommes, femmes et enfants me touchaient la main. Là se trouvaient aussi les femmes des engagés qui ne témoignaient pas moins de joie. Le ministre Hunter, qui se trouvait sur une autre barque, n'étant arrivé que quelque temps après moi (1), ne vit pas un seul sauvage s'approcher de lui, et personne ne vint lui toucher la main. Ma présence au bord de l'eau augmenta encore plus son embarras ; aussi ne sut-il dire que ces mots aux préposés du poste : « Menez-moi à votre maison. » Il avait hâte d'aller cacher sa honte. Il prévoyait déjà que je lui préparais une cruelle déception parmi ces tribus du Nord qu'on lui avait dit devoir former son troupeau. Le lendemain dimanche, beau jour de l'Assomption, le saint sacrifice de la Messe était célébré pour la première fois dans la Grande-Ile, au milieu de tous les gens des berges et des sauvages réunis. Nos saints cantiques, chantés en langue montagnaise par

(1) Dieu semblait l'avoir ainsi permis, comme pour me faire prendre possession avant lui des terres et des Indiens de la rivière Mackenzie, que le fanatisme orangiste voulait lui donner. (*Note de l'auteur.*)

King Beaulieu, étaient répétés en chœur par tous les sauvages, qui redisaient le refrain. C'était comme les pauvres bergers qui adoraient leur Dieu, naissant pour la première fois de sa naissance eucharistique au milieu d'eux, sous une pauvre tente. Non loin de là, le ministre vit tout et, après le saint Sacrifice, il vit aussi faire tous les baptêmes des enfants français (1) (*sic*) et sauvages, tandis que lui n'avait rien à faire. C'était Marie qui, en son jour de triomphe, commençait à humilier l'émissaire de l'infernal serpent.

« Le même jour, 15 août, nous repartîmes pour nous rendre au fort Simpson, où nous arrivâmes le lendemain au soir, 16, fête de saint Roch, saint natif, comme moi, de Montpellier. Le 15, nous étions arrivés à un campement de sauvages, qui tous déclarèrent vouloir appartenir à notre sainte religion. Un vieillard à cheveux blancs, le plus âgé de la Grande-Ile, étant dangereusement malade, me demanda le baptême, que je lui conférai, après lui avoir donné les enseignements de nécessité de salut. En débarquant au fort Simpson, je me regardais comme y ayant été conduit par mon cher concitoyen, maintenant citoyen des cieux. Lui aussi avait quitté notre ville natale et sa patrie, et s'était fait pèlerin sur la terre pour la cause de Dieu et le salut des âmes. A cause de cette harmonie d'une même vocation entre deux enfants d'une même cité, je crus voir un heureux présage de succès dans la coïncidence de mon arrivée au fort Simpson le jour de la fête de saint Roch. Je ne devais pas être déçu dans mes espérances, car là, comme à la Grande-Ile, les sauvages de tous les postes (2) qui s'y trouvaient réunis ne voulaient prier qu'avec moi, et tous les enfants me furent présentés

(1) C'est-à-dire : Canadiens-Français ou Métis-Canadiens.

(2) Du district de Mackenzie.

au baptême ; je baptisai aussi quelques femmes très âgées. En vain, bourgeois et commis (1) firent-ils des efforts inouïs pour amener les sauvages à prier avec le ministre. Deux des commis, MM. Alexandre Mac-Kenzie et James Pruden, parlant le jargon esclave, accompagnaient le ministre de côté et d'autre, pour intervenir en sa faveur. Ils cherchaient même à intimider les Indiens en leur disant qu'on ne leur fournirait pas comme d'ordinaire des munitions pour la chasse et les autres objets de traite, s'ils ne se faisaient pas protestants. Ce langage menteur ne leur réussit pas mieux que les belles promesses qu'ils faisaient en même temps de dons extraordinaires en *butin* (2), etc., qu'ils devaient recevoir du ministre ; les Indiens restèrent inébranlables (3). Cependant le pauvre archidiacre voulait se donner le plaisir de faire au moins un baptême tandis que j'étais là. Dans la cuisine du bourgeois (4) se trouvait un marmiton indien d'une vingtaine d'années ; la fervente tourbe orangiste de bourgeois et commis pense que là elle aura prise facile ; car ce n'est pas tout le monde qui a la chance d'être marmiton dans la bonne cuisine d'un bour-

(1) Ces messieurs ont toujours été regardés par les sauvages comme de petits rois. A cette époque surtout ils avaient sur les Indiens une autorité presque absolue.

(2) Vêtements, fournitures, etc.

(3) Il est triste de dire qu'aujourd'hui la plupart des Indiens du Fort Simpson ont passé à l'ennemi. La raison qu'ils m'en ont donnée, ainsi qu'à d'autres, c'est que le prêtre catholique ne réside pas à ce poste, tandis qu'ils y trouvent toujours le ministre prêt à les instruire, à prier pour eux et à baptiser leurs enfants. Ils n'aiment pas la religion protestante et ils seraient heureux, m'assure-t-on, de prier avec le prêtre, mais son absence trop prolongée les décourage. En attendant, les autres sauvages restés fidèles d'abord s'en vont eux aussi peu à peu vers le ministre ; si on ne se hâte de remédier à cet inconvénient en plaçant à ce *poste* IMPORTANT un Père *à résidence fixe*, la mission du Sacré-Cœur finira par ne plus compter pour catholiques que quelques métis-canadiens. C'est désolant !!!...

(4) C'est-à-dire du chef du district, M. Ross.

geois. Aussi, sur le refus du jeune homme, nommé Enéné, de se laisser baptiser, on le menace de le chasser de son poste. Comme il dit qu'il préfère quitter sa place, ces vaillants, se voyant vaincus par un marmiton, ne peuvent souffrir la honte d'une complète défaite, et ils se jettent lâchement sur lui pour le traîner dans la chambre du révérend archidiacre; là, cet impie anglican (il est de la basse Eglise), qui ne croit pas même au baptême, en parodie la cérémonie. Le lendemain de cette scène, je rencontrai ce jeune homme et lui dis : « Il n'y a donc ici que « toi qui ne m'aimes pas et qui ne veuilles pas prier de « la seule véritable prière? » Le pauvre jeune homme se mit alors à pleurer, m'assurant qu'il n'aimait que moi et non le ministre, et que, comme auparavant, il ne voulait que la véritable prière; il ajouta que, si le ministre lui avait jeté un peu d'eau sur le visage, c'était parce que les commis l'avaient traîné par violence chez lui; il déclarait hautement qu'il ne se regardait pas comme baptisé, ne croyant pas à ce baptême et n'y ayant pas d'ailleurs consenti. En même temps, il me demandait toujours avec larmes de ne point le rejeter de la *bonne prière*, et, sans que je lui en parlasse, il me dit : « Ce soir même, je viendrai me confesser; » ce qu'il fit en effet; pour être plus à même d'assister au saint Sacrifice le lendemain, il coucha dans la maison que j'occupais avec Alexis Beaulieu, mon petit servant.

Cependant la rage du protestantisme était à son comble de voir que, malgré ses efforts inouïs, il échouait complètement; la seule proie qu'il croyait avoir faite venait de lui échapper. Que faire donc ? Se délivrer de ma présence lui sembla le meilleur moyen de réussir. La berge du fort Résolution (Grand Lac des Esclaves) partait la dernière du fort Simpson, les autres années; cet automne, quoique nous ne fussions arrivés là que depuis le lundi,

M. Ross m'annonça, dès le vendredi, que la *berge* qui devait me prendre partait le lendemain. Je parus étonné à cette nouvelle. Ce monsieur donna pour fausse raison, qu'il ne pouvait pas garder plus longtemps le monde dans le fort, faute de vivres. Son fanatisme faisait pourtant partir la *berge* qui contenait le moins de monde. Le samedi, malgré les protestations du commis en charge du lac des Esclaves, qui voulait passer le dimanche au fort Simpson, nous partîmes au soleil couchant, après que ces messieurs eurent dansé depuis midi. Nous traversâmes seulement la rivière et allâmes camper de l'autre bord, presque en face du fort. Ma douleur fut grande de ne pouvoir pas passer un seul dimanche au milieu de tous les engagés du district et de leurs familles, comme aussi avec les sauvages. Mais, comme Dieu sait tirer le bien de la malice même des hommes, le fanatisme de M. Ross tourna contre lui-même, car, ayant reçu les ordres de M. le gouverneur (1) de traiter avec les mêmes égards les prêtres et les ministres dans son district, et ayant gravement contrevenu à ces ordres en privant les catholiques du district de la présence du prêtre le seul dimanche de l'année où il aurait pu être avec eux, il vit M. le gouverneur, en réparation de l'injure faite à la religion catholique, nous établir au fort Good-Hope dès l'automne suivant (1859).

Après mon départ du fort Simpson, ce fut un redoublement de fanatisme pour surprendre les sauvages, mais sans plus de succès. Quelques jours après, le ministre Hunter, croyant avoir plus de chance au fort des Liards, s'y rendit avec la berge; mais il ne fut pas plus heureux là qu'ailleurs; plusieurs sauvages de ce fort m'avaient vu au fort Simpson, et ils redirent à leurs parents tout ce

(1) M. le gouverneur de la Compagnie de la baie d'Hudson.

qu'ils avaient vu, et quelle différence existait entre le prêtre et le ministre; grâce surtout à la bonne femme Hool (1) et à son mari, interprète du fort, les sauvages déclarèrent qu'ils ne voulaient prier qu'avec le prêtre seul, *homme de Dieu,* et non avec le ministre, *homme d'une femme.* La bonne femme Hool s'est toujours montrée d'un zèle admirable pour instruire les sauvages et les retenir dans la voie de la vérité. Aussi a-t-elle grandement mérité aux yeux de Dieu et lui devons-nous une impérissable reconnaissance.

Le ministre Hunter, après être resté près d'un mois au fort des Liards, en redescendit *en berge* pour passer l'hiver au fort Simpson. M. Ross, voulant le faire réussir auprès des sauvages, fit venir exprès du fort Raë le vieux Cayen pour lui servir d'interprète; quoique ce misérable vieillard fût catholique de nom, tout le monde savait que, pour du thé, on pourrait le faire mettre successivement de toutes les mille sectes entre lesquelles le protestantisme est divisé. En effet, cet insatiable buveur et mangeur fut gorgé de tout par le ministre; il lui dépensa, dit-on, jusqu'au printemps, 24 livres de thé (2); moyennant cela, il fut d'une complaisance extrême à se plier à toutes les volontés du ministre et vilipenda, à son instigation, la religion catholique. Par la protection de ce vieux gourmand, qui, comme le ministre, n'a d'autre Dieu que son ventre, celui-ci fit, pendant l'hiver, quelques baptêmes de sauvages

(1) La bonne femme Hool a été baptisée autrefois à la rivière Rouge par le R. P. Aubert dont elle parle avec bonheur. Elle est encore aujourd'hui au fort des Liards où elle continue à y faire du bien. Elle est la mère de Mme Gaudet, dame catholique du Mackenzie, et bienfaitrice fervente et zélée de Notre-Dame de Bonne-Espérance. Celle ci continue les traditions de sa pieuse mère. Puissent chaque mission et chaque fort avoir de telles chrétiennes, le protestantisme serait forcé d'abandonner le terrain.

(2) Quantité énorme à cette époque.

des montagnes, qui n'avaient pas vu le prêtre, qui n'avaient jamais entendu parler de religion et qui, par conséquent, n'avaient aucune instruction; tout le monde sait ce que sont les sauvages à l'état de nature, de combien de vices ils sont souillés et de combien de superstitions il faut les ramener. Néanmoins, le révérend archidiacre, pour se donner un air de triomphe, baptisa ces sauvages des montagnes dès le premier jour de leur arrivée, et ils repartirent le lendemain, avec les cadeaux qu'il leur avait faits pour obtenir d'eux qu'ils fussent baptisés de sa main ; ce sont depuis, je suppose, des chrétiens bien dignes de la religion protestante. Des sauvages que j'avais vus au fort Simpson, un seul avec sa femme, après avoir été on ne peut plus harcelé par le ministre et comblé de ses dons corrupteurs, avait consenti à se laisser baptiser, pendant l'hiver. Quand, à l'automne d'après, j'ai revu ce sauvage, il est venu très humblement m'avouer sa faiblesse, l'attribuant aux dons qu'il avait reçus ; c'est donc encore là une conquête manquée pour le ministre.

L'archidiacre Hunter descendit, au printemps de 1839, en berge, au fort Norman et au fort Good-Hope ; M. Ross, pour lui faire plaisir et le faire réussir dans ces postes, descendit avec lui ; Cayen accompagnait comme interprète ; mais, ni à l'un ni à l'autre de ces forts, il ne fit une seule conquête et il s'en retourna couvert de honte, pour quitter le district avec les berges du portage ; il redescendit à la rivière Rouge, où il avait laissé sa chère moitié et ses enfants.

A l'automne durant lequel l'archidiacre était venu au fort Simpson, M. Ross et ses commis avaient eu la fanatique bassesse d'adresser une supplique au comité de Londres et à M. le gouverneur Simpson, signée par eux tous, pour demander qu'aucun prêtre ne fût autorisé désormais à mettre le pied dans la rivière Mackenzie, réclamant ce droit pour

les seuls ministres protestants. En réponse à cette impertinente demande, ces messieurs écrivaient à M. Ross ces mots, dont ils m'envoyaient aussi une copie l'été suivant :

Norway House, 15 june 1859.

Gentlemen,

This will be handed to you by the R. P. GROLLIER, who under instructions from the Bishop of Saint-Boniface and with the sanction of the Hudson's Bay Company, proceeds to fort Good Hope, to commence an Indian mission. Père GROLLIER has been assured of a passage in the Company's craft down the McKenzie's River, and the hospitality of the Company's establishment at fort Good Hope during the ensuing winter. — Commending this missionary to your personal civilities.

Bernard R. Ross *Esq. and all officers in charge of posts McKenzie's River district.*

Signé : G. SIMPSON.

Pour copie conforme.

Messieurs, Cet écrit vous sera présenté par le R. P. GROLLIER qui, muni des instructions de l'évêque de Saint-Boniface et couvert de la protection de la Compagnie de la baie d'Hudson, se rend au fort Good Hope pour y fonder une mission parmi les Indiens. Le P. GROLLIER a été admis à voyager sur les berges de la Compagnie qui descendent la rivière Mackenzie, et à prendre hospitalité dans l'établissement de la même Compagnie, à Good Hope, pendant l'hiver prochain.

Recommandant ce missionnaire à votre personnelle bienveillance, je suis... etc.

A M. Bernard Ross et à tous les officiers en fonctions dans les postes du district de la rivière Mackenzie.

Signé : G. SIMPSON.

C'est par M. Dum Lope, commis du district, qui avait signé lui-même, mais à son grand regret, a-t-il dit depuis, car il craignait de trop déplaire à ces messieurs qui ne

l'aimaient pas, que nous avons tout su. Il raconta cette infernale manœuvre au P. GASCON. Dieu, par là, voulait mettre le comble au succès de cette première mission dans la rivière Mackenzie; car mon voyage au fort Simpson avait été une véritable marche triomphale pour notre sainte religion. Avant de quitter ce fort, centre de tout le district, je l'avais dédié au Sacré Cœur de Jésus, foyer de son ineffable amour pour les hommes, tout en lui demandant asile, dans son Cœur divin, pour les pauvres Indiens du pays.

Nous fûmes de retour à la Grande-Ile le dimanche matin, 29 août, fête du saint Cœur de Marie ; j'eus le bonheur d'y célébrer encore une fois le saint Sacrifice, et, à cause de la coïncidence du jour, je dédiai l'île au Cœur Immaculé de cette divine Mère.

Nous arrivâmes le 4 septembre à la Mission Saint-Joseph (île Orignal), où je passai l'hiver avec le cher P. EYNARD et le F. PÉRÉARD. Nous vécûmes très pauvrement tout l'hiver, n'ayant que du poisson et ne faisant qu'un repas de viande le dimanche. Arrivés au mois de mars, dédié à saint Joseph, chaque jour de ce mois nous fîmes des prières particulières à ce cher Père nourricier de notre Congrégation, à qui notre mission était dédiée, pour qu'il fît cesser l'espèce de famine dont nous souffrions ; en effet, mes pauvres compagnons étaient malades d'être si mal nourris. Notre saint Père nourricier semblait faire sourde oreille à nos prières ; le dernier jour du mois de mars était arrivé ; nous allions presque nous fâcher contre lui, quand, vers le milieu du jour, un sauvage entra et nous annonça que sa chasse était pour nous : un orignal et son petit d'un an. Dès ce jour, nous fûmes dans l'abondance de viande, car les autres sauvages nous en apportèrent, et nous en eûmes une bonne provision jusqu'à l'automne.

Le 12 avril 1859, je partis pour le fort Raë, afin d'y fonder une nouvelle mission, que je dédiai à saint Michel, ce grand zélateur de la gloire de Dieu et général en chef des armées célestes, le priant de veiller sur les eaux du Grand Lac des Esclaves, par où passent les ennemis de la gloire de Dieu. J'arrivai au fort Raë la veille du dimanche des Rameaux, 16 avril, et, pour la première fois, le saint Sacrifice était célébré à ce poste le lendemain, anniversaire du jour où les Juifs s'étaient écriés, en voyant venir le Sauveur à eux : *Benedictus qui venit in nomine Domini.* Il était de la dernière importance de fonder aussitôt une mission à ce poste, qui compte près de 1 200 sauvages (1), avant qu'un ministre y mît les pieds, car Hunter avait déjà dit qu'il y en placerait bientôt un. L'abondance des vivres y est si grande, qu'il pensait, par là, fournir de quoi vivre au ministre qui devait lui succéder au fort Simpson, place on ne peut plus pauvre.

Ce fut avec une grande joie que les Indiens du fort Raë virent un prêtre arriver, et je fus heureux de leurs bonnes dispositions; toutefois, je dus m'arracher du milieu d'eux plus vite que je n'aurais voulu ; le 10 mai, je repartis encore sur la glace pour revenir à la Mission Saint-Joseph, afin d'y donner la mission. Je restai à ce poste jusqu'au 13 août. J'en repartis pour aller fonder la Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance, au fort Good-Hope. Le R. P. Gascon arrivait pour me remplacer à la Mission Saint-Joseph. »

Ici s'arrête le manuscrit autographe du R. P. Grollier; mais le registre du fort Norman (dit fort du Milieu) fait foi

(1) Le nombre en a beaucoup diminué depuis, à cause, d'une part, de la petite vérole et de la scarlatine qui, en 1865 et 1867, les décimèrent, et ensuite à cause de l'émigration d'une partie d'entre eux au Grand Lac d'Ours, mission de Sainte-Thérèse, au Petit-Rapide, mission de Notre-Dame du Sacré-Cœur, et aussi, je crois, au fond du Lac des Esclaves.

que le R. Père arriva à ce dernier poste le 29 août 1859, qu'il fit dix baptêmes d'enfants ce jour-là même, et dédia la mission à sainte Thérèse. Il dut en repartir le même jour pour Good-Hope (où il dédia la mission à Notre-Dame de Bonne-Espérance), car il y baptisa, le 1er et le 2 septembre, un grand nombre de personnes, surtout d'enfants.

Ce qui précède a été écrit de la main du révérend Père défunt. Le manuscrit ne porte pas sa signature, mais j'ai pris soin de m'assurer auprès du R. P. Seguin, qui a vécu plusieurs années avec le R. P. Grollier, qu'il était bien de lui.

X.-Georges Ducot, o. m. i.

Pour faire suite à ces documents posthumes, nous publions une lettre du R. P. Ducot, donnant des détails sur la Mission Sainte-Thérèse du Fort Norman. Cette lettre complète sur un point ce qu'on vient de lire.

LETTRE DU R. P. DUCOT AU R. P. TATIN.

Mission Sainte-Thérèse, 5 février 1886.

Une ère nouvelle semble devoir bientôt s'ouvrir pour la Mission de Sainte-Thérèse. Mgr Clut, venu ici à l'automne dernier, après huit ans d'attente, a pu se convaincre facilement que pour soustraire cette mission à l'invasion du protestantisme, il était nécessaire d'y maintenir un missionnaire à poste fixe. Le dernier mot, sur cette décision, est, bien entendu, à Mgr Faraud et à l'administration générale ; mais l'arrivée d'un ministre protestant à la Mission du Fort Norman ne permettait pas l'hésita-

tion : il fallait immédiatement opposer une digue à l'hérésie. Jusqu'à présent, cette prétendue mission protestante était desservie par un sauvage, maître d'école, lisant assez mal l'anglais et le parlant plus mal encore. Toutefois, sa qualité de sauvage par sang l'accréditait auprès des autres sauvages, qu'il appelait ses *parents*. Il commençait à se dégoûter de son poste ; mais, à chaque menace de démission, on répondait par une augmentation de salaire. Il touche actuellement 120 livres sterling, et cela uniquement pour paralyser l'action catholique. On a fini, cependant, par lui trouver un remplaçant, si tant est que tous deux ne travaillent pas ensemble. Un certain Kirby, fils d'un révérend Kirby, un des premiers ministres venus en ces parages et bien connu du P. Gascon, est au Fort Simpson, attendant d'être ordonné prêtre ! Alors il prendra définitivement la charge de la mission protestante au Fort Norman. Il y a un véritable danger, si un prêtre catholique ne réside pas ici, que les sauvages ne viennent à passer au protestantisme. Le R. P. Grollier avait baptisé la plupart des enfants des Indiens qui fréquentaient alors le Fort Norman ; après lui, le poste continua à être visité par nous, et les ministres furent ainsi tenus en échec. Mais, après le passage du P. Grollier et le départ du P. Lecorre, qui lui succéda, la mission fut nécessairement délaissée ; le ministre vint ici du Fort Simpson et il fit des recrues parmi nos Indiens, trop indifférents encore pour faire un choix réfléchi et sérieux entre les deux religions catholique et protestante. De cette époque date la division des Indiens du poste en catholiques et protestants.

Je dois dire, toutefois, que les sauvages du Lac d'Ours, relevant tous de Sainte-Thérèse, n'ont jamais consenti à *prier* avec le ministre. Ceux qui se sont livrés à lui sont les moins nombreux et appartiennent à cette race d'Indiens connus sous le nom d'*Esclaves*, qui font le déses-

poir de nos Pères par leur apathie et leur indifférence.

Quand j'arrivai ici, en 1876, le mal était déjà bien profond. Le chef de ces Esclaves, esclave lui-même de ses trois femmes et adonné à la magie, jouissant d'une grande considération auprès des siens et des commis de la Compagnie, avait été le principal instigateur de ce mouvement vers le protestantisme. Il m'avoua qu'il était trop bien traité par les ministres et qu'il en recevait trop de faveurs pour les abandonner. Mais nous, nous n'achetons pas les âmes avec du thé ou du sucre ; nous les gagnons au prix de nos sueurs et de nos sacrifices, mis au service de la grâce de Dieu. Notre absence a été exploitée. Il est donc nécessaire, au moment où un soi-disant ministre va résider ici, que le prêtre catholique soit toujours présent. Et voilà les motifs sérieux qui ont porté Mgr Clut à placer définitivement un Père à Sainte-Thérèse. Quand les Indiens en furent informés, ils en conçurent une grande joie, et ils me firent dire qu'ils viendraient à toutes les fêtes de l'année, surtout à Noël. J'espère que, sous ce rapport, les choses iront ici aussi bien que dans n'importe quelle autre Mission du Mackenzie.

A peine les Indiens du Lac d'Ours eurent-ils appris mon arrivée au Fort Norman, au mois de mars, que les chefs de deux camps différents me firent demander. L'un d'eux m'envoya une traîne attelée de quatre chiens, des vivres, et un serviteur pour me servir de guide. Mais les travaux de ma chapelle, commencés depuis déjà huit ans, me retinrent. Les Indiens, chassant le caribou, se rapprochèrent peu à peu et vinrent dresser leurs tentes derrière la maison. Il y avait parmi eux un grand nombre d'enfants qui n'avaient jamais vu le prêtre ; la plupart des femmes n'avaient pas paru depuis 1876. Quelques jours plus tard, arrivèrent, d'abord une seconde bande, descendue en radeau du Lac d'Ours et qui ne comptait que des hommes et

des jeunes gens, et puis une troisième bande, composée de gens maigres et affamés dont la seule vue inspirait la pitié.

La mission fut ouverte le 5 mai et terminée le 3 juin. La messe, le chant des cantiques, la récitation du chapelet, les instructions pour les grandes personnes et les enfants par sections séparées, la préparation à la première communion, prirent tout mon temps. Entre les exercices, les sauvages rôdaient autour de moi, me laissant à peine le temps de dire mon bréviaire. Je devais souvent les congédier en donnant cette singulière excuse : *J'ai le gosier usé*, ou bien en leur donnant des jeux pour les occuper.

La mission, terminée le 3 juin, fut reprise à l'automne ; ce fut pendant son cours que Mgr Clut arriva, et Sa Grandeur donna un nouvel entrain à l'œuvre. J'ai recueilli sur cette mission les chiffres suivants, que j'inscris avec une certaine satisfaction ; bien que modestes, ils n'ont jamais été si élevés depuis l'établissement de la Mission Sainte-Thérèse :

Baptêmes d'enfants : 15 ; baptêmes d'adultes : 6 ; mariages : 6 ; abjuration : 1 ; confessions : 236 ; communions : 104 ; premières communions : 19 ; extrême-onction : 2 ; confirmations 32.

Dans l'intervalle des deux missions, celle du printemps et celle de l'automne, je me rendis à Notre-Dame du Sacré-Cœur. J'y avais fait trois mois de séjour autrefois, mais alors je fus contrarié par la présence du ministre protestant, qui m'avait précédé et qui avait éloigné de moi presque tous les Indiens de ce poste, appelé le *Petit Rapide*. Mais Dieu me donna la grande consolation de baptiser deux pauvres vieilles sauvagesses, à qui je fis faire aussi la première communion, et à qui j'appris à *prier pour elles et pour leurs parents*. J'ai aussi la consolation

de dire que maintenant la plupart des Indiens de ce poste sont revenus ou sont en voie de revenir au catholicisme. Après Dieu, ils doivent leur conversion à un sauvage, autrefois protestant et élevé au Fort Simpson. Converti de l'hérésie, il a voulu convertir ses *parents*. J'ai pu, cette fois, m'arrêter dix jours dans le camp des Indiens du *Petit Rapide;* ils m'ont fait le meilleur accueil, m'ont nourri gratuitement, et, finalement, j'ai baptisé tous les enfants ou rebaptisé tous ceux d'entre eux qui l'avaient été autrefois par le ministre.

Plus je vois mes pauvres sauvages, plus je les aime, et plus je sens que je devrais être saint pour leur faire tout le bien que je leur souhaite.

Voilà la civilisation qui monte ici. A l'automne prochain, le *steamboat* paraîtra pour la première fois sur notre grand fleuve; et alors, comme nous l'a écrit le R. P. SOULLIER, on pourra plus facilement venir nous visiter. C'est là le beau côté; mais, par contre, dès que les berges cesseront de parcourir le Mackenzie, nous, à Good-Hope ou à Sainte-Thérèse, nous n'aurons plus qu'une seule occasion, en été, de correspondre avec nos amis; et je crains beaucoup que la présence des étrangers ne fasse du mal à nos pauvres sauvages. Il nous faudrait des Pères et des Frères, pour lutter contre cet envahissement.

X.-G. DUCOT, O. M. I.

CEYLAN.

VICARIAT DE JAFFNA.

LETTRE DU R. P. JULES COLLIN.

Le 23 juin, s'ouvraient les vacances du collège Saint-Patrick. Mais, avant de jouir de notre liberté, nous devions prendre part à la fête du Sacré-Cœur, célébrée à